

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 53 (1924)

Heft: 3

Rubrik: L'influence de la grâce sur la formation du caractère

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par contre, le moyen de contrôle cantonal, tel qu'il est compris et qu'il sera appliqué chez nous, a toute sa raison d'être à l'heure actuelle où il s'agit de remonter le courant, de rendre à l'école une vitalité nouvelle, de réagir contre la lassitude des esprits et des cœurs, d'accentuer les tendances pratiques de l'enseignement et d'encourager les efforts et les initiatives de ceux qui dirigent l'école et de ceux qui la fréquentent.

Fribourg, le 19 janvier 1924.

F. BARBEY.

L'influence de la grâce sur la formation du caractère

La grâce. — 1. Quelles que soient la valeur et l'efficacité des divers soutiens naturels de la volonté, ils ne réussiront point sans le secours de la religion. Le premier secours que nous avons à en attendre, et sans lequel nous ne pouvons rien faire, est celui de la grâce divine. La doctrine catholique nous enseigne d'abord que, depuis la faute originelle, notre volonté est inclinée au mal et que, si le secours divin ne nous est donné, nous succombons tôt ou tard sous la poussée du mal. La grâce est nécessaire même pour obéir sans défaillance à tous les préceptes de la loi naturelle ; elle est nécessaire spécialement dans les moments, et ils ne sont pas rares, où les tentations dépassent nos pauvres forces. Sans elle, nous ne pouvons obtenir la rémission des péchés commis. Sans elle, nous ne saurions persévérer dans le bien.

2. De plus, pour qui atteint l'âge de raison et de responsabilité, il n'est pas de fin naturelle ; le salut est une œuvre essentiellement surnaturelle. La nature se trouve donc radicalement inapte à l'atteindre. Nous ne pouvons obtenir une fin surnaturelle que par des moyens surnaturels, et ces moyens sont les grâces de Dieu. Il s'ensuit que la grâce est nécessaire pour que nous ayons l'idée même du bien, à plus forte raison le pouvoir de l'accomplir ; elle est nécessaire pour le commencement de la foi, comme aussi pour le commencement de toute bonne action, pour tout mouvement d'amour de Dieu, pour tout acte de vie surnaturelle. Dieu « opère en nous le vouloir et le faire » (Phil., II, 13).

3. Ce sont là des dogmes imposés à notre foi. Que sont donc vaines, ces recettes de bonne conduite qu'énumèrent les livres de pédagogie, si Dieu ne les rend intérieurement efficaces par le secours de sa grâce ! Mais aussi combien soigneusement devons-nous disposer nos enfants à la recevoir, par la prière et la bonne volonté ! Car Dieu ne la refuse pas à qui est bien disposé et la demande avec désir. Par ailleurs, on ne saurait exagérer l'efficacité de la grâce pour qui veut y coopérer de tout son cœur et de tout son pouvoir ; car la mesure de cette efficacité est l'infini de la puissance de Dieu. Ce n'est pas

Dieu qui met des bornes à l'action de la grâce, mais nous-mêmes, par notre paresse, notre sensualité, notre égoïsme, notre orgueil surtout. Il n'est de créature si déchue ou si pauvre, qui ne puisse, avec la grâce de Dieu, s'élever très haut dans la moralité et la justice surnaturelles. Il n'est de dispositions si ancrées qui ne puissent être déracinées ou du moins retournées vers le bien. C'est Dieu qui est l'éducateur véritable. Aussi bien, les parents et les éducateurs doivent se rendre compte du peu de pouvoir de leurs pauvres exemples et de leurs vaines paroles, si Dieu ne féconde ces semences d'elles-mêmes stériles.

Les sacrements. — 1. La grâce parvient à l'âme du jeune catholique d'abord par le canal des sacrements. Il en est quatre qui sont de puissants moyens d'éducation et l'on pourrait appeler les sacrements pédagogiques : le Baptême, la Confirmation, la Pénitence et l'Eucharistie. On pourrait y ajouter le sacrement de Mariage, qui confère aux parents, avec l'autorité sur leurs enfants, les grâces nécessaires pour les bien élever. Le sacrement de Mariage vaut cent fois mieux que tous les cours d'éducation familiale (sans vouloir en médire), pourvu toutefois que les époux comprennent surnaturellement leurs devoirs d'état et constituent une famille réellement chrétienne. Mais nous ne parlerons ici que des sacrements qui sont conférés aux enfants, et qui tendent à transformer les dispositions intimes de leur caractère.

2. Le *Baptême* communique à la jeune âme la vie surnaturelle, qui n'est autre que la vie même de Dieu. Il y efface le péché originel ; il y verse les vertus surnaturelles de foi, d'espérance, de charité, ainsi que les germes de toutes les vertus morales. Les dispositions fondamentales de l'homme sont transformées ; l'inclination au mal subsiste encore, mais elle n'est plus invincible, si peu même que, moyennant une bonne éducation et des efforts très modérés en général, le jeune homme peut les vaincre et persévérer dans la voie du bien. Certes, cette vie surnaturelle n'ôte rien à la vie naturelle de son activité propre, ni ne lui communique des avantages particuliers pour les intérêts de ce monde. Mais qui remplit fidèlement les obligations de son baptême, suit les inspirations des vertus qui y ont été infuses en son âme, ne peut qu'accomplir plus exactement, plus parfaitement, ses devoirs envers lui-même, sa famille, la société et la patrie. Les manifestations extérieures des caractères demeurent les mêmes : un sanguin, un nerveux, un apathique, agiront et réagiront avec la manière qui leur est propre ; mais les dispositions profondes de l'intelligence et de la volonté à l'égard du bien et du mal, de la destinée, de Dieu, sont changées et retournées. N'est-ce pas là merveilleuse œuvre d'éducation ? Aussi bien pourrait-on résumer la tâche du pédagogue chrétien en disant que son rôle consiste à développer et faire épanouir les germes surnaturels déposés par le sacrement de Baptême au cœur des petits enfants.

3. Toute pensée, tout désir, tout acte bon, provient, nous dit le catéchisme, de l'illumination et de l'inspiration du Saint-Esprit, l'une agissant sur l'intelligence, l'autre sur la volonté. Or, le sacrement de l'Esprit-Saint est la *Confirmation*. Le Baptême nous laisse, si l'on peut dire, en état d'enfance ; et l'enfance parvient à la plénitude de la virilité grâce à l'éducation. La Confirmation est le sacrement qui nous aide à devenir adulte dans la vie surnaturelle ; il nous donne le Saint-Esprit, qui se fait le directeur, le « pédagogue » intérieur des âmes qui le reçoivent. Conférée pendant l'âge de l'éducation, la Confirmation ouvre les intelligences aux enseignements de la foi, fortifie les volontés, afin que ces enseignements soient réalisés dans la conduite, touche les cœurs, afin qu'ils conçoivent cet amour filial que, fils adoptifs, les jeunes chrétiens doivent à leur Père des cieux. Comme le pédagogue apprend aux petits l'usage de leurs membres et de leurs facultés, le Saint-Esprit exerce, dans l'intime de l'âme, et fait croître les vertus infuses au Baptême, la foi, l'espérance, l'amour de Dieu et du prochain, et, parmi les vertus morales, spécialement la douceur chrétienne, qui attendrit la rudesse des inclinations et la violence des tempéraments, et la force, pour résister aux tentations de la chair et de l'esprit, spécialement dangereuses à l'époque de l'adolescence et de la jeunesse.

4. Quant à la *Pénitence*, quel appui la *Confession* ne prête-t-elle pas à l'éducateur catholique et combien de pédagogues, qui ne sont pas des nôtres, nous ont envié ce moyen d'action. La Pénitence efface le péché, ressuscite la vie surnaturelle, ravive les dispositions endormies, renouvelle l'afflux des grâces pour que le pécheur se corrige. Elle oblige le cœur secret de l'enfant et de l'adolescent à s'ouvrir, en extrait les défaillances et les hontes, qui, refoulées et même oubliées, n'en resteraient pas moins dans la sous-conscience comme des ferments de trouble et de désagrégation morale. Elle donne occasion au jeune pénitent de s'examiner, donc de se mieux connaître, non seulement dans ses fautes, mais dans ses mauvais penchants et ses défauts, sources des fautes, de se reprendre, de se formuler nettement des résolutions appropriées. Elle le confie à un guide expérimenté, à qui il ose se révéler tout entier, qui lui répondra par des avis efficaces, parce que précis et parfaitement adaptés.

5. Mais le sacrement transformateur par excellence des âmes juvéniles, c'est l'*Eucharistie*. Ici, c'est Jésus lui-même qui s'empare de cette âme, la fait aimer, prier, agir, comme la sienne, l'enrichit de ses propres pensées, de ses désirs, de sa force, de son amour, de sa divine vertu. Reçue avec les dispositions requises, l'Eucharistie opère dans cette âme les effets que la nourriture physique, saine, abondante, bien assimilée, opère dans le corps en croissance de l'enfant et de l'adolescent. « Je suis le Pain de vie », a déclaré le Christ ; et ce Pain nourrit, fortifie, développe et perfectionne les vertus surnaturelles et même les qualités naturelles. La nourriture

du corps, quand elle est ce qu'elle doit être, n'a pas besoin de l'intervention du pédagogue pour produire ses effets ; de même ici, le contact de l'âme avec Dieu est le plus personnel, le plus intime, le plus généreux, le plus indicible, donc le plus vivant, qui se puisse concevoir. Aussi les parents et les maîtres catholiques considèrent-ils que toute leur industrie atteint son but, quand ils amènent l'enfant à s'approcher, dès sa septième année, spontanément, fréquemment, régulièrement de la Table sainte. Ils peuvent légitimement en attendre toutes les vertus et toutes les transformations du caractère.

La prière. — 1. La prière est le second moyen d'obtenir la grâce, donc de s'éduquer chrétiennement. Certes, la grâce prévient la prière, puisque sans la grâce nous ne pouvons poser aucun commencement d'acte surnaturel ; mais souvent il ne nous est donné que la grâce de prier, et la continuation du secours est subordonnée à la prière, à sa qualité, à sa persévérance. Quel que soit le motif qui l'inspire, adoration ou remerciement, imploration du pardon, demande de secours, quelle que soit la forme qu'elle revêt, intérieure ou vocale, la prière incline Dieu vers nous, et, plus que toutes les autres, la prière des enfants et de ceux qui ont la simplicité de l'enfance. L'enfant qui prie est spécialement écouté ; faire prier l'enfant, c'est donc un moyen particulièrement efficace d'éducation. Nous avons besoin du secours de Dieu pour élever nos petits et les amener au salut ; mais Dieu n'impose pas ses dons ; il veut que l'homme les désire et les lui demande : l'œuvre éducatrice ne peut donc s'accomplir sans prière, la prière des éducateurs et la prière des éduqués. Les efforts d'un maître qui ne prie pas, d'élèves qui ne prient pas non plus, sont presque fatalement voués à l'insuccès. Et la réserve que nous formulons s'explique par le fait que d'autres prient pour eux et leur valent des grâces quand même ; nul ne se perdra faute de grâce, mais bien faute d'avoir utilisé la grâce.

2. Le zèle et le dévouement, au point de vue chrétien, sont des fruits de l'union avec Dieu et rentrent dans l'amour dont nous aimons Dieu. Qui aime Dieu est pressé de communiquer Dieu aux autres. Mais le zèle que nous déployons à l'égard de nos élèves est souvent inefficace, parce que nous nous agitons trop et nous ne prions pas assez. Nous gaspillons nos forces et notre dévouement. Notre activité ne se déploie pas selon les règles surnaturelles. Tant d'efforts des éducateurs devraient produire de meilleurs résultats. Pourquoi ce déchet ? Parce que nous souffrons d'une excessive confiance aux moyens naturels et de la négligence des moyens surnaturels. Nous croyons pouvoir agir sur les volontés, alors que, directement du moins, Dieu seul s'est réservé ce domaine. En particulier, nous ne prions pas assez pour nos enfants ; l'apostolat sans prière est stérile ; on peut presque affirmer qu'il est nuisible. Extérieurement, cette activité paraîtra louable et nous vaudra des compliments ; mais Dieu n'y collaborera pas. Il faut agir, certes, car Dieu veut agir par

nous ; mais pour que Dieu puisse agir par nous, il faut prier, assister à la messe, communier, s'humilier, être patient, être détaché des biens terrestres, afin que par notre suffisance et notre orgueil nous ne soyons pas des instruments qui trahissent les intentions de Dieu et limitent son action.

3. L'efficacité éducatrice de la prière est illimitée, dans l'ordre des vertus surnaturelles, et même des qualités naturelles en tant qu'elles influent sur la vie surnaturelle. « Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez ; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera » (S. Jean, xiv, 13, et xv, 7). Mais encore faut-il prier avec l'ardent désir d'être exaucé, avec humilité, patience, insistance ; encore faut-il, de son côté, coopérer à l'action de la grâce de toute son intelligence, de toute sa volonté, de tout son effort, car le secours de Dieu ne peut favoriser notre paresse, ni les mauvaises dispositions de nos subordonnés.

4. Si les écrivains pédagogiques n'avaient pas peur d'être taxés de cléricaux, de quel beau chapitre n'enrichiraient-ils pas leurs livres, à décrire les effets psychologiques et éducatifs de la prière sur une âme juvénile. Elle suppose en effet une série de dispositions qui constituent les conditions mêmes de la possibilité d'une formation profonde : une certaine connaissance de soi, et d'abord de ses manques et défauts ; la connaissance de ce qui peut combler ces manques, corriger ces défauts, donc de ce que nous avons à chercher autour de nous, au-dessus de nous ; une attitude intérieure de modestie, d'humilité, de mécontentement de soi, indispensable pour qu'on se soumette au traitement qui doit améliorer ; ce mécontentement de soi n'est obtenu que par la comparaison de ce que l'on est avec ce que l'on doit être, avec un idéal, avec une idée nette de son devoir, de sa tâche personnelle ; et le cœur s'y met, avec l'espoir d'être exaucé, avec le sentiment qu'on pourra, si, de son côté, on ne met obstacle, que la grâce sera suffisante et surabondante de la part de Celui qu'on prie ; mais, par ailleurs, pour que cette grâce soit accordée, il faut y aller soi-même de toute sa volonté, jusqu'au bout de ses forces s'il le faut. Quelle magnifique éducation de soi-même dans cette démarche du caractère entier !

Mais nous avons, nous, à la considérer du point de vue chrétien, et nous en résumons la vertu pédagogique en quatre points : a) La prière exerce les vertus fondamentales de la vie surnaturelle, la foi, l'espérance et la charité, ainsi que les vertus morales essentielles : la piété, l'humilité, le pur amour de soi, l'amour du prochain ; b) elle provoque le retour sur soi, fautes, mauvaises inclinations, ainsi que sur les vérités fondamentales de la religion, elle incite à les méditer, elle en nourrit la vie intérieure ; c) elle dirige l'attention et les intentions de l'enfant et du jeune homme vers sa destinée, vers les seuls biens réels, les fait désirer, et, par contre-coup, fait estimer à leur vraie et minime évaluation les biens terrestres, elle forme donc

les jugements de valeur ; d) elle obtient enfin les grâces d'éducation surnaturelle pour l'intelligence, le cœur et la volonté.

5. Nous ne passerons pas en revue les diverses formes de prière que l'Eglise offre au jeune catholique pour la réforme de son caractère et de sa vie. Deux cependant doivent en être mentionnées : la messe et la dévotion mariale. — *L'assistance à la messe* est particulièrement bénie, parce que la messe représente et continue le sacrifice de la croix ; Jésus-Christ s'y offre de nouveau à son Père et nous impartit le plus largement les grâces qu'il a méritées par l'effusion de son sang. L'instituteur catholique s'empressera donc d'encourager ses enfants à l'assistance à la messe et se fera une règle d'y assister avec eux. — Quant à la *dévotion à Marie*, elle est une sauvegarde éprouvée pour la vertu du jeune homme et de la jeune fille. Marie peut être éminemment considérée comme éducatrice, puisqu'elle est Mère, et notre Mère, la Mère de chacun de nos petits. Il est de croyance chère à tout maître catholique, que nul enfant, nul adolescent surtout, ne se perdra, malgré de passagères erreurs, qui est dévot à Marie. De là, parmi la jeunesse, la multiplication des congrégations de la Sainte Vierge, le port du scapulaire, la pratique des trois *Ave Maria* pour la conservation de la pureté, la récitation du chapelet, etc. Jésus-Christ seul est l'auteur et le maître de la grâce ; mais Marie est invoquée comme médiatrice, à cause du crédit et de la puissance sur son divin Fils que lui vaut son titre de Mère, à cause aussi de sa bonté envers les hommes rachetés par Celui qu'elle a porté dans son sein. Aussi bien, dans l'une des prières les plus répandues que nous lui adressons, lui rappelons-nous que nul ne l'a jamais intercedée en vain.

Le bon emploi de la grâce. — 1. On rend stérile la grâce de Dieu en repoussant son invite ou bien en la négligeant, en ne faisant pas effort pour en profiter, pour y coopérer. Il faudrait se faire violence, mortifier le corps, les goûts, dompter l'imagination, veiller sur les paroles, contraindre la sensibilité, s'imposer des actes désagréables ; on n'en a pas le courage ; on aime mieux céder à la nature. Et Dieu suspend le don de ses grâces. Au contraire, la première récompense de la fidélité est un surcroît de secours et de prévenances. La bonne volonté, la générosité, l'effort, chez l'enfant et le jeune homme surtout, sont toujours suivis d'un afflux surnaturel, qui facilite les progrès futurs. Que nos éduqués apprennent d'abord à ne pas négliger, mais à utiliser ces occasions extérieures de grâces que sont les avis de leurs maîtres, les prédications, les bons exemples, les événements heureux ou malheureux ; qu'ils profitent surtout de la prière, de la réception fréquente et régulière des sacrements ; qu'ils sachent se laisser entraîner par le pouvoir d'enthousiasme de la jeunesse, qui est une grâce aussi, par cet élan vers une vie meilleure, noble, généreuse, par cet entrain et cette ardeur qui en est l'apanage et l'espoir, si toutefois l'obéissance la dirige sans l'éteindre. Mais la pratique régulière, calme, réfléchie, des vertus surnaturelles est encore meilleure pourvoyeuse de grâces.

Elle se manifeste par l'accomplissement strict du devoir quotidien et l'acceptation patiente de la douleur et de la tentation.

2. S'il est une épreuve de la *stabilité* du caractère, c'est la vie quotidienne, avec la suite de ses devoirs ordinaires et lassants, de sa *besogne* monotone et souvent vulgaire, des tracas et des soucis. Mais la fidélité surnaturelle aux devoirs de son état est une condition en même temps qu'un gage de la persévérance finale et du salut éternel ; c'est sur nos devoirs d'état que nous serons jugés. Aussi bien est-ce une tâche, et non des moindres, de la formation du caractère, de provoquer l'acceptation franche et joyeuse de sa condition, avec tout ce qu'elle apporte d'humilité, de travail et de peine. L'exemple du Christ, dans sa vie cachée, les commandements de Dieu, l'assurance du mérite surnaturel d'une telle existence, voilà qui nous délivrera des mécontents, des envieux et des « chambardeurs », triste résultat de notre culture matérialiste et jouisseuse. Mais il faut apprendre aux âmes à se laisser diriger par l'esprit de foi et de sacrifice ; il faut moins leur parler d'argent ou de droits, davantage de grâces, de mérites et de devoirs, de la volonté de Dieu et de la récompense éternelle.

3. La *fermeté* du caractère trouve son épreuve dans l'acceptation patiente et forte de la douleur et de la tentation. Notre pauvre bonne volonté est inconstante et molle ; elle s'affaiblit en demeurant inactive. Dieu l'exerce et la fait grandir en nous envoyant, quand il lui plaît, la souffrance du corps et les peines du cœur. Nous n'arrivons au Ciel que par la croix, à la suite du Christ ; mais nous ne l'embrassons guère spontanément ; alors Dieu la place sur nos épaules, sans ménagement pour notre mollesse, mais en rapport avec notre faiblesse. La douleur est le lot de tout homme. Notre âme s'élève, se purifie et les grâces affluent, dans une mesure qui correspond à notre générosité à l'accepter. L'éducation doit y préparer l'enfant, l'y endurcir, et surtout le munir des dispositions avec lesquelles il faut l'accueillir : celles du Christ sur la voie du Calvaire. Le jeune homme sourit à la vie au seuil de ses vingt ans. Faut-il assombrir ses prévisions au risque de le décourager ? Non, car l'avenir que Dieu réserve à ceux qu'il aime est doux, heureux et brillant ; mais ils le réaliseront dans l'épreuve. Qu'ils s'y attendent et s'arment en conséquence.

4. A l'épreuve de la douleur de l'âme ou du cœur, s'adjoint celle de la tentation. Qu'est-ce donc que la vertu qu'une occasion fait sombrer, qu'une passion fait capituler ? La vertu n'est forte, ne devient forte, que dans et par la lutte. Aussi Dieu permet-il la tentation, mais en la prévenant de grâces de force et de constance plus que suffisantes pour triompher. Il faut que l'âme juvénile soit avertie que la tentation viendra la surprendre ; il faut qu'elle soit aguerrie par une forte discipline des inclinations, par la résistance aux attirances mauvaises de son âge. Sans l'exposer à la tentation, il faut ne pas écarter systématiquement les occasions de lutte et de victoire,

sur soi d'abord et surtout sur son naturel, colère, amour de ses aises, amusement, paresse, occasions journalières qui demandent et donnent une singulière force de caractère. Qui sait résister aux tentations du dedans, pourra résister victorieusement à celles du dehors.

Les âmes dont les prières sont pleines de distractions, les sacrifices peu généreux, la patience vite épuisée, le caractère peu réformé, sont des âmes dont l'éducation chrétienne n'a pas été faite ou qui n'y ont guère correspondu ; elles ne sortent pas de l'enfance du caractère ; elles ne sont que de petit profit et de petite valeur devant Dieu et devant les hommes. Est-ce de leur faute ? Est-ce la faute de leurs éducateurs ?

Dans tous ces exercices, Dieu lui-même se fait l'intime, le profond, l'insaisissable éducateur de la jeune âme. Les livres de pédagogie oublient, dans leurs théories, cette action de Dieu ou lui mesurent chichement sa part ; ils l'écartent même sous prétexte d'autonomie. Mais, par une singulière contradiction, ce qu'ils refusent à Dieu, ils l'attribuent à l'homme ; à les entendre, le maître d'école refrénerait la turbulence des passions, réformerait les caractères, grâce à l'enseignement d'une morale laïque et naturelle, que je veux bien croire excellente sur le papier. La réforme morale n'est point le résultat du savoir et de l'étude : il ne suffit pas de connaître la règle des mœurs pour l'observer. Elle dépend de la force de la volonté, d'une volonté tournée vers le bien. Or, sur la volonté que le mal attire, l'homme n'a qu'une prise indirecte et bien insuffisante. Dieu seul, qui l'a créée, peut la transformer sans léser sa liberté, par l'intérieur, et dans son tréfonds. Aussi bien, l'éducateur catholique ne prétend-il que disposer l'âme de ses enfants à subir l'action divine, écarter les obstacles, l'amener à correspondre à la grâce avec une généreuse spontanéité. Dans l'œuvre de la formation des caractères et des cœurs surtout, est vraie la parole du psalmiste : « Si Dieu n'édifie pas la maison, c'est en vain que peinent ceux qui la construisent » (Ps. cxxvi, 1).

L'à-peu-près dans le langage et la rédaction

Les *Etudes* nous rappelaient naguère la prestigieuse aventure orthographique de la cuisinière d'Alexandre Dumas qui était naturellement parvenue à écrire son nom lisiblement, sinon correctement (cédille à part), sans employer une seule lettre usitée dans ce nom : elle s'appelait Sophie et signait *Caufy*. De la cuisine, où elle sévissait vers 1857, la crise de l'orthographe et du français a passé dans les salons, les écoles non seulement primaires mais secondaires, les journaux surtout. L'article des *Etudes* (5 janvier 1924) nous en apporte une stupéfiante collection de témoignages. Ce n'est pas seulement une question de graphie ou de syntaxe qui est en jeu, « c'est l'esprit même de la race, ce sont